

Appréhender le corps maternel : le cas d'Hetty Sorrel dans *Adam Bede* de George Eliot.

Aude PETIT MARQUIS
Université de Nantes
Doctorante au CRINI (EA 1162)
aude.petitmarquis@univ-nantes.fr

Dans les œuvres de fiction d'Elizabeth Gaskell et de George Eliot, les figures maternelles sont nombreuses et s'opposent à l'extrême : de la matrone respectée à la fille-mère mise au rebut par la société, en passant par la présence d'archétypes de Madone ou encore d'hommes qui transgressent les limites du genre à l'époque victorienne en endossant le rôle de substituts maternels, la maternité ne se définit pas au singulier. Elle génère au contraire un questionnement sur ce que recouvre cette identité complexe désignée par un vocable unique : la mère. Une analyse lexicale précise des termes fait partie du travail de recherche du doctorant. Cela peut l'aider, dans un premier temps, à faire le point sur l'ensemble des domaines couverts par un terme, puis à délimiter son sujet en ciblant des pistes d'études pertinentes pour sa recherche. Dans la thèse en cours dirigée par M. Georges Letissier, Professeur à l'Université de Nantes, et intitulée *Images et discours autour de la maternité dans l'œuvre de George Eliot et d'Elizabeth Gaskell*, le mot « maternité » se prête parfaitement à cette phase d'étude lexicale. Les définitions qui en sont proposées dans les dictionnaires ouvrent des perspectives vers des domaines multiples et variés : elles font tantôt référence à des processus purement biologiques (gestation et parturition), tantôt à la question d'une identité individuelle et sociale (le fait d'être mère), ou encore à la représentation picturale (œuvre d'art qui met en scène mère et enfant). Cette liste non exhaustive met en lumière la complexité de la notion et propose divers angles d'attaque du sujet.

Pour cette contribution, nous bornerons notre réflexion à l'étude du corps matriciel et maternel d'Hetty Sorrel dans *Adam Bede*, qui est l'un des romans du corpus de la thèse. Hetty est une jeune paysanne éprise d'un aristocrate et dont la grossesse sera révélée au grand jour lors de son procès pour infanticide. Le sujet du roman est doublement tabou. D'une part, la grossesse est illégitime car elle intervient hors mariage et défie toute distinction de classe sociale. S'ajoute à cela l'atrocité du crime d'Hetty qui est accusée du meurtre de son propre enfant. Hetty défie les normes sociales et naturelles de l'époque : non seulement elle transgresse les codes de la bienséance à travers son union avec Arthur Donnithorne, mais elle est également dénuée de tout sentiment maternel – comble de l'inconcevable à une époque où cet instinct maternel se doit de gouverner la femme. Le sujet est d'autant plus brûlant qu'il est d'actualité dans une société victorienne où les cas d'abandons et d'infanticides se multiplient au milieu du XIX^e siècle¹. La genèse du roman repose d'ailleurs sur une histoire vraie narrée à Eliot par sa tante Méthodiste : celle de Mary Voce, condamnée à la potence pour le meurtre de son nourrisson à Nottingham, le 16 Mars 1802². À travers le personnage hors-normes d'Hetty, nous aurons pour objectif d'interroger la manière dont son corps est appréhendé, autant par l'auteur que par les autres protagonistes du roman. Cette problématique soulève

¹ J. MATUS, *Unstable Bodies : Victorian Representations of Sexuality and Maternity*, Manchester, Manchester University Press, 1995, p. 13.

² Cf. « 'The History of *Adam Bede*' » dans le journal de George Eliot, le 30 novembre 1858.

plusieurs points, dont la question de l'inscription du corps de la jeune femme dans le texte et de sa lecture, ainsi que celle du lien ou de l'écart entre ce corps matriciel et les valeurs ou comportements qui sont traditionnellement associés à la mère à l'époque victorienne (amour, abnégation, dévouement). Pour mener à bien notre étude, nous définirons dans un premier temps les outils théoriques qui nous permettront de poser les jalons de notre réflexion avant d'analyser la manière dont Eliot se sert de l'épistémologie du corps de l'époque afin d'en redéfinir les contours en proposant une lecture du corps d'Hetty.

I. Les outils théoriques et leur éclairage sur le sujet

Le choix des outils théoriques est une étape importante que le doctorant ne peut ignorer. Ces outils serviront de fondement à la réflexion. Dans la recherche qui va être menée ici, ils nous permettront d'établir une base conceptuelle qui nous aidera à mettre en lumière la manière dont les sources primaires (œuvres littéraires ou traités scientifiques du XIX^e siècle) conçoivent le corps de la femme, et plus précisément sa fonction matricielle. En nous appuyant sur les travaux d'auteurs rattachés à la French Theory comme Michel Foucault ou Judith Butler, le corps sera envisagé comme étant non pas une entité fixe, immuable et anhistorique, mais plutôt comme étant toujours déjà une construction des discours³. Ainsi, le mot « corps » renvoie à un contenu notionnel qui varie en fonction de la période historique et de la société dans lesquels il est énoncé. Il est intimement lié à l'état des connaissances scientifiques d'une époque sur son sujet et aux répercussions de celles-ci sur la société. Cette étude de la conception du corps à l'époque victorienne présente un intérêt certain. En effet, les discours autour du corps sexué revêtent une importance particulière au XIX^e siècle dans une société qui voit son organisation s'élaborer en deux espaces genrés : le public et le domestique, l'un traditionnellement associé au masculin et l'autre au féminin. Dans *Sésame et les Lys*, publié en 1865, John Ruskin expose sa vision de la division des sphères d'activité en insistant sur deux concepts connexes : la différence entre les sexes et leur complémentarité :

We are foolish, and without excuse foolish, in speaking of the superiority of one sex to the other, as if they could be compared in similar things. Each has what the other has not: each completes the other, and is completed by the other: they are in nothing alike, and the happiness and perfection of both depend on each asking and receiving from the other what the other only can give⁴.

Ruskin réfute la supériorité d'un sexe sur l'autre pour mieux souligner leur différence et asseoir ainsi la séparation de leurs domaines d'action : dans cet ouvrage, la place de la femme en tant que mère au foyer est réaffirmée.

Cette perception de la différence entre les sexes est corroborée par les discours médico-scientifiques. Jill Matus, en se référant à *La Fabrique du Sexe* de Thomas Laqueur, explique que la conception « du modèle d'un corps au sexe unique avec deux genres a progressivement cédé la place, après le siècle des Lumières, à la notion de deux sexes incommensurablement

³ « [...] sex is already gendered, already constructed [...] » : « Le sexe est déjà genré, c'est déjà une construction » (Ma traduction), J. BUTLER, *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of "Sex"*, New York, Routledge, 1993, p. xi.

⁴ « Il est stupide, et d'une stupidité sans excuses, de parler de la supériorité d'un sexe sur l'autre, comme s'ils pouvaient être comparés en des choses similaires. Chacun possède ce que l'autre n'a pas : chacun complète l'autre, et est complété par l'autre : ils ne se ressemblent en aucun cas, et leur bonheur et perfection mutuelles reposent sur le fait que chacun d'entre eux demande et reçoit de l'autre ce que l'autre uniquement peut donner. » (Ma traduction), J. RUSKIN, *Sesame and Lilies: Two Lectures Delivered at Manchester in 1864* [1865], London, Everyman's Library, 1970, p. 58-9.

différents avec deux genres qui en découlent. Dans le premier modèle, les femmes sont considérées comme étant des hommes inférieurs et imparfaits ; dans le second, elles sont radicalement différentes des hommes et sont spécialisées pour un destin social particulier en raison de leur physiologie reproductive⁵. » Laqueur ajoute : « Pendant des millénaires s'était imposée comme un lieu commun l'idée que les femmes avaient les mêmes parties génitales que les hommes si ce n'est que, suivant les mots de Némésius, évêque d'Emèse au IV^e siècle, "les leurs sont à l'intérieur du corps, non pas à l'extérieur"⁶. » Ce changement de perspective dans l'interprétation des corps passant d'un seul sexe à deux illustre l'idée défendue par Butler selon laquelle le corps réel en tant que corps organique, fait de matière, possède lui aussi une histoire. Il n'est pas une surface neutre, atemporelle et objective, mais il est lui-même toujours déjà une construction dans le sens où sa matérialité et sa matérialisation ne peuvent être envisagées qu'à travers les discours normatifs qui le définissent, le délimitent, lui donnent un sens et donc le produisent⁷. Dans la conception victorienne du corps, ce dernier est envisagé comme étant défini par son sexe⁸, et sa matérialité est pensée comme une réalité objective⁹ qui atteste nécessairement de l'identité et des comportements des individus et, par extension, de leurs rôles sociaux.

Parmi les caractéristiques biologiques qui sont spécifiques à la femme et qui la distinguent de l'homme, la propriété de gestation occupe une place de choix. La mise en avant de ses organes reproductifs fait de la maternité le rôle principal des femmes. Les scientifiques de l'époque vont instrumentaliser ce corps matriciel afin d'expliquer les comportements en leur prêtant une origine biologique. Ainsi, ils vont pouvoir attribuer un genre aux sentiments. Citons à cet égard le sociologue américain William Isaac Thomas qui, dans « On a Difference in the Metabolism of the Sexes », tente de retracer la genèse des sentiments sociaux et associe l'amour maternel aux évolutions anatomiques et métaboliques de la femme par rapport aux autres espèces animales :

Social feeling, as such, originates in the association connected with reproduction, and its physical basis is the anabolic nature of the female. Among the lower animal forms the conversion of the anabolic surplus of the female into the offspring involves a great waste of physiological energy on the part of the female, but is followed by little or no association between parent and offspring. [...] But a higher type of development involves a closer association between the parent and offspring, and this is secured through natural selection by a modified structure in the female, culminating among the mammals in the intra-uterine development of the young and the disposition in the female to care for the young after bringing them forth. The expansion of the abdominal zone in the female in connection with this modification of her reproductive system is the physical basis of the altruistic sentiments. Feeling is a physiological change, and its seat is not the encephalon, but the viscera¹⁰.

⁵ J. MATUS, *op. cit.*, p. 23. (Ma traduction).

⁶ T. LAQUEUR, *La Fabrique du Sexe*, Paris, Gallimard, 1992, p. 17.

⁷ J. BUTLER, *op. cit.*

⁸ Si elle devient dominante, cette conception de l'existence de deux corps avec deux sexes incommensurablement différents n'est pas pour autant une donnée universelle au XIX^e siècle. Cf. T. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 19-20 ; et J. MATUS, *op. cit.*

⁹ Cf. C. E. RUSSETT, *Sexual Science : the Victorian Construction of Womanhood*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1989.

¹⁰ « Le sentiment social, en tant que tel, est lié à la reproduction, et son fondement physique correspond à la nature anabolique de la femelle. Parmi les formes animales inférieures, la transformation du surplus anabolique de la femelle en une progéniture implique une perte importante d'énergie physiologique chez la femelle, mais cela est suivi de peu voire d'absence totale de lien entre le parent et la progéniture. [...] Cependant, chez une classe animale plus développée, le lien entre le parent et la progéniture est plus fort. C'est chez les mammifères que ce lien culmine en raison du développement intra-utérin du petit et de la prédisposition de la femelle à aimer son petit après lui avoir donné naissance. L'élargissement de la zone abdominale chez la femme en lien avec

En établissant un parallèle entre le ventre matriciel de la femme et ses sentiments, Thomas attribue une origine biologique à l'amour maternel et normalise ainsi les comportements féminins. Les attitudes et sentiments qui découlent de la gestation et de la parturition sont le résultat de l'évolution. Ils sont donc naturels, nécessaires à la survie de l'espèce, et ils décrivent une norme à l'aune de laquelle la femme est évaluée. Tout écart par rapport à cette norme est qualifié de contre-nature. Il est même présenté comme une dégénérescence par certains scientifiques qui tiennent l'impact des évolutions sociales sur les individus pour responsable¹¹. Ces évolutions peuvent, à terme, présenter une réelle menace pour la nation si elles affectent une majorité d'individus dans la mesure où elles les déviaient de leur destinée naturelle première et remettraient ainsi en cause les limites qui définissent la norme. Cette perception mérite attention dans la mesure où elle envisage le corps et la différence entre les sexes comme quelque chose d'instable, de fluctuant, de sensible aux mutations sociales et aux influences extérieures. Cela remettrait en cause les limites du genre et poserait la question de la définition des identités sexuelles et de leur stabilité. Dans cette perspective d'analyse des corps biologiques pour mieux comprendre la différence entre les sexes et leurs comportements, les cas extrêmes fascinent les foules et font l'objet d'une attention toute particulière chez les spécialistes. À ce titre, Hetty, en tant que femme douée de désir charnel et mère infanticide, défie les limites de l'entendement. Elle s'apparente ainsi plus au monstre qu'à l'humain. À partir de cet être abject (pour reprendre une expression de Butler¹²), nous allons étudier comment Eliot va non pas nourrir un peu plus un imaginaire repoussant de l'anormal mais plutôt s'en servir afin de tester les limites qui définissent la norme et ainsi repenser le corps maternel.

II. Étude de cas : Interpréter le corps maternel d'Hetty Sorrel.

Afin de pouvoir repenser les limites de la normalité concernant le corps maternel, Eliot a besoin au préalable d'établir un centre stable, un représentant des normes sociales et naturelles telles qu'elles sont pensées au XIX^e siècle. Elle le fait au travers de la petite communauté villageoise d'Hayslope dont Hetty fait initialement partie et dont elle va se détacher ensuite dans sa fuite pour retrouver Arthur Donnithorne, le père de son enfant. Tout au long du roman, les transgressions d'Hetty s'articuleront en marge de ce centre : sa passion charnelle avec Arthur a lieu dans le bois qui borde le village. Cet espace naturel sauvage où les pulsions sexuelles s'épanouissent librement s'oppose au jardin, ce lieu socialisé, contrôlé, où, à l'inverse, les rencontres restent policées. Le projet d'assassinat du nourrisson, qui se solde par l'enfouissement à demi de ce dernier, s'effectue également dans une forêt retirée de toutes habitations. Le retour de la jeune femme dans la communauté rurale n'advient que dans le cadre de son arrestation et de son jugement pour le meurtre de son enfant ; c'est-à-dire dans le but d'exposer l'anormalité et la monstruosité de cette mère : on parle de l'absence de sympathie de la part des jurés en raison de « son crime contre nature¹³ ». Finalement, la commutation de la peine capitale en déportation vers les colonies permet d'exclure ce corps

cette modification du système reproductif forment la base physique des sentiments altruistes. Le sentiment correspond à un changement physiologique, et son origine ne se trouve pas dans le cerveau mais dans les viscères. » (Ma traduction) W. I. THOMAS, « On a Difference on the Metabolism of the Sexes », *The American Journal of Sociology*, vol. III, n°1, July 1897, p. 60.

¹¹ Cf. J. MATUS, *op.cit.*

¹² Cf. J. BUTLER, *op. cit.*

¹³ G. ELIOT, *Adam Bede* [1859], London, Penguin Classics, 2008, p. 474. (Ma traduction)

vers la marge la plus lointaine qui soit de l'empire britannique, marge d'où elle ne reviendra pas.

Si les transgressions sexuelles puis criminelles d'Hetty s'opèrent en marge du village, et bien qu'elles soient à l'origine de la tourmente qui bouleverse la stabilité de la petite communauté d'Hayslope, leur mise en mots n'en est pas moins faite de manière détournée dans le texte. En effet, si de prime abord les références aux transformations du corps gestant d'Hetty sont minimales¹⁴, une lecture plus attentive révèle la présence dans le roman de toute une esthétique de l'allusion, du déplacement référentiel et sémantique du corps d'Hetty sur la nature qui permet à Eliot d'aborder indirectement le sujet. On peut citer ici quelques exemples. Eliot use de la comparaison avec des végétaux et minéraux pour prédire l'union charnelle à venir entre Arthur et Hetty après que celui-ci l'a prise dans ses bras pour la première fois dans le bois :

L'amour est une chose si simple quand nous n'avons que vingt-et-un printemps et qu'une douce fille de seize ans frémit sous notre regard comme un bouton de rose qui s'ouvre, étonné et ravi au soleil du matin. De telles âmes primitives se rapprochent l'une de l'autre comme deux pêches veloutées qui se touchent délicatement et restent en repos ; elles se mélangent aussi facilement que deux petits ruisseaux qui ne demandent qu'à se fondre et entrelacer pour toujours leurs méandres sous les retraites les plus touffues¹⁵.

La douceur tactile des pêches exprime toute la sensualité du rapport entre les deux amants et l'entrelacs des ruisseaux annonce l'union des corps dans les « retraites touffues » des bois où ils se rencontrent. Plus tard, l'intimité physique et la consommation de leur amour sont illustrées de façon métonymique quand Arthur dissimule dans la corbeille à papier le petit foulard rose en soie qu'Hetty a oublié¹⁶. Ce morceau d'étoffe, négligemment laissé sur le sol, évoque l'ensemble de la tenue de la jeune femme ôtée dans un moment d'intimité. Par ailleurs, c'est à travers la description d'un paysage champêtre et estival qu'Eliot laisse entendre par la métaphore qu'Hetty attend un enfant. En effet, si l'on s'en réfère au contexte diégétique et si l'on compte le nombre de mois correspondant au temps de gestation, la phrase « Pourvu seulement que le blé ne fût pas assez mûr pour être enlevé des épis et dispersé comme une semence hors de saison¹⁷ ! » présage que le ventre d'Hetty a été fécondé – fécondation qui survient « hors de saison », c'est-à-dire prématurément et de façon illégitime. Comme ces différents exemples en témoignent, cette technique du déplacement métaphorique et métonymique du corps sur un paysage tantôt fertile et luxuriant, tantôt inquiétant et menaçant, permet à l'auteur d'énoncer toute la sensualité d'un sujet tabou sans pour autant enfreindre les limites du décorum victorien. Si l'évocation de ce corps se fait la plupart du temps par circonlocutions, pour autant il ne fait pas moins l'objet d'une véritable réflexion aux résonances médico-scientifiques qui bouscule l'association traditionnelle entre le corps maternel et les sentiments qui lui sont associés.

¹⁴ Les transformations physiologiques du corps gestant sont très sommaires et évasives. Par exemple, le narrateur constate que « ses grands yeux noirs étaient aussi beaux que jamais, peut-être encore plus, car il y avait une plus riche beauté féminine chez Hetty depuis quelque temps ». Par ailleurs, il est vrai que les rondeurs de son corps sont mentionnées de manière quasi systématique dans les descriptions – on parle de « ses bras potelés » ou de ses « joues arrondies » – mais elles ne permettent pas d'établir clairement un lien avec un corps maternel. Finalement, les détails de la parturition sont totalement obliés, la naissance de l'enfant étant énoncée rapidement par un témoin lors du jugement d'Hetty : « Le témoin raconta ensuite qu'un enfant était né dans la nuit ». G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 2 [1859], traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade, Paris, Hachette, 1913, p. 144 ; p. 142, 144 ; p. 236.

¹⁵ G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 1 [1859], traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade, Paris, Hachette, 1913, p. 165-6.

¹⁶ G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 2, cit., p. 74-5.

¹⁷ *Ibid.*, p. 58.

Le fait de délimiter un centre communautaire en opposition à une nature sauvage en marge, et de positionner Hetty dans cette nature, hors du social, permet à Eliot de mieux réfléchir à un réel du corps maternel. Le réel du corps est ici à entendre dans le sens d'une nature qui serait libérée de toute culture, dans le sens d'une matérialité fondamentale et de réactions physiologiques et pulsionnelles primaires qui seraient instinctives, et qui, supposément, seraient initialement et nécessairement présentes chez les individus en fonction de leur sexe. En effet, lors de son périple, avant et après la naissance de son enfant, quand elle évolue en marge des zones habitées, Hetty agit uniquement en réponse à des mécanismes instinctifs de survie : se nourrir, dormir, se cacher, fuir, ... L'amour maternel pour son nouveau-né, pourtant tenu comme instinctif et inscrit dans la chair à l'époque¹⁸, n'en fait pas partie. Elle dira lors de la confession de son crime : « Je ne sais pas ce que je ressentais¹⁹. » Eliot semble ici poser la question de la validité du lien entre corps matriciel et sentiments maternels. Cela aboutit à une autre interrogation : les propriétés biologiques de la femme liées à la reproduction forment-elles un paramètre suffisant qui permet de prédire les comportements et de définir les rôles sociaux ? Eliot amorce une réflexion sur ces questions tôt dans le roman. Elle propose par exemple d'examiner le « langage de la Nature » à travers la lecture qui est faite du corps d'Hetty par ses deux prétendants, Adam et Arthur. Ils voient tous deux en la beauté de la jeune femme un signe de sa douceur maternelle :

Tout homme, en semblables circonstances, se croit sûr d'être un grand physionomiste. La nature, à ce qu'il dit, a un langage à elle, qu'elle emploie avec la plus stricte vérité, et il se considère comme très versé dans ce langage. Cette nature a écrit pour lui le caractère de sa fiancée dans ces lignes exquises de la joue, des lèvres et du menton, dans ces paupières délicates comme des pétales, dans ces longs cils recourbés comme les étamines d'une fleur, [...]. Comme elle adorera ses enfants ! Elle est presque un enfant elle-même, et les petites créatures l'entoureront comme *les fleurettes ornent la fleur centrale* [...]²⁰.

Dans ce passage, la Nature est présentée comme étant une réalité qui s'épanouit indépendamment de la culture dans la mesure où elle possède un langage qui lui est propre. Cette réalité est objective, non-biaisée, car son langage est employé avec « la plus stricte vérité ». Ainsi, il semblerait qu'on puisse lire dans la beauté d'Hetty le reflet de son amour maternel. Cette équation n'est pas sans rappeler le discours de certains scientifiques de l'époque qui, comme le philosophe Herbert Spencer ou le physiologiste Alexander Walker, établissent un parallèle entre l'apparence physique et les propriétés gestatives : « Quand, en effet, une femme brille par son intellect, elle est en général effroyablement laide, et il est certain qu'un intellect fécond chez la femme s'accompagne habituellement de la stérilité ou d'un dysfonctionnement de la matrice²¹. » Un argument de la même teneur se retrouve parodié dans la bouche de Bartle Massey, l'instituteur du village dans le roman, quand il dit à propos de sa chienne et des femmes en général : « C'est toujours ainsi avec les femmes ; comme elles n'ont point de cerveau à nourrir, toute leur nourriture se change en graisse ou en babouins²². »

¹⁸ Comme mentionné dans la première partie. Cf. Walker : « It is so evident as scarcely to require mention, that love, impregnation, gestation, parturition, lactation, and nursing, have little or nothing to do with reason, and are almost entirely instinctive. » « Il est d'une évidence telle qu'il est à peine nécessaire de mentionner le fait que l'amour, la fécondation, la gestation, la parturition, la lactation et l'allaitement n'ont rien à voir avec la raison, et sont quasiment entièrement instinctifs. » A. WALKER, *Woman Physiologically Considered as to Mind, Morals, Marriage, Matrimonial Slavery, Infidelity and Divorce*, Second Edition, London, A. H. Baily and Co, 1840, p. 23.

¹⁹ G. ELIOT, *Adam Bede*, cit., p. 494. (Ma traduction).

²⁰ G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 1, cit., p. 191. (Les derniers mots en italiques sont ma traduction).

²¹ A. WALKER, *op. cit.*, p. 42-3. Cité dans J. MATUS, *op. cit.*, p. 41.

²² G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 1, cit., p. 302.

De plus, la description florale d'Hetty s'insère dans une dynamique de comparaisons qui rappelle un procédé bien établi dans les milieux scientifiques : celui de l'analogie entre le monde animal ou végétal avec le corps humain pour décrypter le fonctionnement physiologique de ce dernier²³. Cependant ici, contrairement à ce que le parallèle entre Hetty et la délicatesse d'une fleur qui veille sur les petites fleurs qui l'entourent semble laisser entendre, la jeune femme est totalement dépourvue de sentiment maternel. Eliot met ainsi en garde son lecteur contre des conclusions erronées tirées d'observations du corps ou de procédés analogiques douteux. Cela pose la question suivante : dans quelle mesure le corps biologique peut-il donc être envisagé comme une réalité objective qui témoigne du caractère et des dispositions des individus ?

Afin de décrypter au mieux la sémiotique du corps d'Hetty, Eliot précise que « la Nature a son langage et n'est point trompeuse ; mais nous ne connaissons pas encore assez bien toutes les difficultés de sa syntaxe, et, dans une lecture trop rapide, nous pouvons comprendre le contraire de ce qu'elle veut dire²⁴. » Les méandres de la syntaxe du corps attestent de sa complexité. En voici un exemple dans le roman : Eliot examine à ce propos la dimension héréditaire des traits physiques et attitudes pour étayer l'argument selon lequel la physionomie n'est pas le miroir de l'intériorité d'une personne. Son développement semble également soulever la question de la nature de l'instinct :

Le visage d'Hetty possédait un langage qui dépassait ses sentiments. Il existe des visages que la nature dote d'une signification et d'un pathos qui n'appartient pas à la seule âme humaine qui réside en eux, mais qui exprime les joies et les peines des générations passées – des yeux qui témoignent d'un amour profond qui sans doute a été ou est toujours quelque part, mais pas dans ces yeux là – peut-être se trouve-t-il dans des yeux pâles qui ne disent rien ; tout comme une langue nationale peut être empreinte d'une poésie instinctive qui ne sentent nullement les lèvres qui en font usage²⁵.

Eliot souligne le fait que les traits et expressions du visage ne signifient pas toujours ce qu'ils laissent entendre car ils sont le fruit d'une acquisition par mimétisme et donc, du statut d'habitudes, ils deviennent instinctifs, car ils opèrent de manière inconsciente. Ce raisonnement fait écho à l'étude d'Alexander Walker quant aux différents types d'instincts (il en distingue trois) :

Instinct appears to me to be of various kinds. One species is one which is described as a propensity previous to experience, and I would add, independent of all instruction either of the individual or of the race, – a propensity as apparent in the young at a very early age, as in older animals, and extending only to what is necessary for the preservation of the animal itself and for the reproduction of its kind. [...] The second species of instinct is that which is subsequent to individual experience and dependent on individual instruction; which then becomes habit, and which, by suitably altering the organisation, gradually acquires the generic character of excluding all process of reasoning. [...] The third species of instinct arises out of the last, and no longer affects individuals but progeny or the race, because organisation and function have, by instruction and constraint, been first modified and afterwards propagated²⁶.

²³ Cf. J. MATUS, *op. cit.*, p. 31.

²⁴ G. ELIOT, *Adam Bede*, Tome 1, cit., p. 192.

²⁵ G. ELIOT, *Adam Bede*, cit., p. 310. (Ma traduction)

²⁶ « Il me semble qu'il y a différents types d'instinct. Une première sorte peut être décrite comme une propension qui est antérieure à l'expérience, et j'ajouterais, que ce soit chez l'individu ou chez l'espèce toute entière, qu'elle est indépendante de tout enseignement reçu ; c'est une propension qui se retrouve aussi bien chez le petit dès son plus jeune âge, que les animaux plus âgés, et qui concerne uniquement ce qui est nécessaire à la préservation de l'animal et à la reproduction de sa race. [...] La seconde sorte d'instinct résulte de l'expérience individuelle et dépend des enseignements reçus individuellement ; ils deviennent ensuite des habitudes qui, en modifiant de

Selon cette division, l'amour maternel appartient au premier type dans la mesure où, comme chez Thomas²⁷, il est présenté comme étant « nécessaire à la préservation » de l'espèce. En tant que tel, il possède un caractère inné : il est présent dès la naissance (il « se retrouve dès le plus jeune âge ») et est antérieur à toute expérience. Il se distingue des instincts de deuxième et troisième types qui sont respectivement acquis et hérités. Or, chez Hetty, l'amour maternel n'est aucun de ces trois types. Il est tout simplement inexistant. Le lecteur, tout comme les protagonistes du roman, doivent prendre garde à la lecture de ce corps qui semble avoir hérité de certains traits mais en avoir altéré le contenu. Ainsi, la beauté physique n'est pas le signe d'une disposition naturelle chez elle à l'affection maternelle.

Conclusion

À travers sa réflexion sur la sémiotique complexe et singulière du corps de la femme, Eliot semble suggérer que l'organisme et son métabolisme ne sont plus des données suffisantes et fiables qui permettent de définir et de légitimer les identités sociales. L'exemple d'Hetty lui permet de redéfinir les marges du corps matriciel en démontrant que la gestation et la parturition ne s'accompagnent pas nécessairement d'un ensemble d'attitudes maternelles naturellement présentes chez la femme²⁸. La romancière, ancrant toutefois son propos dans l'épistémologie du corps de l'époque, ne prive pas complètement Hetty d'un soupçon d'instinct maternel. En effet, lors de la confession de son acte en prison, elle dit que quelque chose en elle l'a fait revenir sur ses pas après avoir abandonné son nouveau-né : « Une fois dans les prés, c'était comme si j'étais fortement retenue – je ne pouvais pas m'en aller²⁹. » Puis, quand elle retourne sur ses pas, elle dit : « Je ne pouvais m'en empêcher Dinah ; c'étaient les pleurs du bébé qui m'ont fait avancer : et pourtant j'étais morte de peur³⁰. » Cependant, cet instinct maternel n'est nullement accompagné d'un sentiment d'amour pour son enfant (elle dira : « Je ne sais pas ce que je ressentais³¹. »). Il n'implique pas non plus une relation d'appartenance entre la mère et son enfant : le nourrisson est toujours introduit par l'article défini « le », et non pas par le possessif « mon ». La présence d'un substrat minimal d'instinct maternel chez Hetty a pour conséquence d'humaniser la jeune femme et de la réintroduire ainsi dans la norme. Par ailleurs, cela permet à Eliot de repenser la norme en libérant la femme du carcan du déterminisme biologique auquel ses fonctions gestatives la condamnent dans la société victorienne. Elle démontre ainsi, en redéfinissant les contours du corps maternel, que le lien entre corps réel – biologique et instinctif – et comportements est très ténu. Eliot affirme ainsi que la maternité n'est pas une vérité essentielle qui gouverne les attitudes de toutes les femmes ; c'est avant tout un choix et une fonction sociale.

manière appropriée l'organisme, acquièrent progressivement un caractère générique et excluent tout raisonnement. [...] La troisième sorte d'instinct découle de la seconde, et ne s'applique plus à l'individu mais à la progéniture ou à l'espèce, car, par l'enseignement et la contrainte, l'organisme et les fonctions ont été tout d'abord modifiés puis hérités. » A. WALKER, *op. cit.*, p. 14, 19, 21.

²⁷ W. I. THOMAS, *op. cit.*, p. 60.

²⁸ Cf. aussi E. BADINTER, *L'Amour en Plus : Histoire de l'Amour Maternel, XVIII^e – XX^e Siècles*, Paris, Flammarion, 1981.

²⁹ G. ELIOT, *Adam Bede*, cit., p. 493. (Ma traduction).

³⁰ *Ibid.* (Ma traduction).

³¹ *Ibid.*, p. 494. (Ma traduction).

Bibliographie

Sources primaires

- ELIOT, George, *Adam Bede*, Tome 1 [1859], traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade, Paris, Hachette, 1913. Disponible sur <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65884g>>, (consulté le 10 mars 2014).
- ID., *Adam Bede*, Tome 2 [1859], traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade, Paris, Hachette, 1913. Disponible sur <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65885t.r=adam+bede.langFR>>, (consulté le 10 mars 2014).
- ID., *Adam Bede* [1859], London, Penguin Classics, 2008.
- RUSKIN, John, *Sesame and Lilies: Two Lectures Delivered at Manchester in 1864* [1865], London, Everyman's Library, 1970.
- THOMAS, William Isaac, « On a Difference on the Metabolism of the Sexes », *The American Journal of Sociology*, vol. III, n°1, July 1897, p. 60. Disponible sur <<https://archive.org/stream/jstor-2761703/2761703#page/n29/mode/2up>>, (consulté le 6 mars 2014).
- WALKER, Alexander, *Woman Physiologically Considered as to Mind, Morals, Marriage, Matrimonial Slavery, Infidelity and Divorce*, Second Edition, London, A. H. Baily and Co, 1840. Disponible sur <<https://archive.org/details/womanphysiologi01walkgoog>>, (consulté le 7 mars 2014).

Études critiques et théoriques

- BADINTER, Elizabeth, *L'Amour en Plus : Histoire de l'Amour Maternel, XVIII^e – XX^e Siècles*, Paris, Flammarion, 1981.
- BUTLER, Judith, *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of "Sex"*, New York, Routledge, 1993.
- LAQUEUR, Thomas, *La Fabrique du Sexe*, Paris, Gallimard, 1992.
- MATUS, Jill, *Unstable Bodies : Victorian Representations of Sexuality and Maternity*, Manchester, Manchester University Press, 1995.
- RUSSETT, Cynthia Eagle, *Sexual Science : the Victorian Construction of Womanhood*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1989.

Notice biographique

Aude Petit Marquis est doctorante au laboratoire du CRINI. Elle travaille sur une thèse intitulée *Images et discours autour de la maternité dans l'œuvre de George Eliot et d'Elizabeth Gaskell*, sous la direction de M. Georges Letissier. À travers le jeu des comparaisons entre une sélection de romans et d'un corpus de sources primaires issues des domaines scientifiques et médicaux, son travail de recherche s'ancre dans une démarche pluridisciplinaire qui vise à analyser l'articulation entre l'épistémologie du corps en rapport avec la maternité à l'époque victorienne et sa mise en discours dans des œuvres littéraires choisies. Les travaux d'auteurs rattachés à la French Theory comme Michel Foucault ou Judith Butler et qui traitent de l'histoire et de la mise en discours du corps servent de fondement à sa réflexion.

Elle est également ATER à l'Université de Nantes depuis septembre 2013 et enseigne l'anglais de spécialité et la traduction dans la filière LEA.